

La Gacilly : Un été africain en photos

Par Corinne Thorillon

Publié le 17/08/2017



Avec sa photo, primée en 2007, d'un homme se lavant après l'explosion d'un pipeline de gaz à Lagos, le Nigerian Akintude Akinleye a interpellé le monde entier sur les drames que vit son pays Akintude Akinleye/Reuters.

Pour la 14e édition de son festival photographique, la petite cité bretonne se transforme en village subsaharien. Et nous montre toute la diversité des artistes venus du continent noir.

Une terre à protéger Avec sa photo, primée en 2007, d'un homme se lavant après l'explosion d'un pipeline de gaz à Lagos, le Nigerian Akintude Akinleye a interpellé le monde entier sur les drames que vit son pays. «Nigeria, dans le ventre d'un géant» montre une contrée confrontée à une surpopulation croissante et à une situation écologique alarmante. Alors que la plupart de ses riches ressources minières sont intactes, elle doit affronter tous les fléaux de la terre.

Dans des images parfois choquantes, comme ces enfants enfouis dans la boue des mines d'or, Akinleye dresse un constat implacable. Le Congolais Sammy Baloji a, quant à lui, parcouru les sites industriels de Lubumbashi, dans la province du Katanga, et accédé aux archives de l'entreprise minière Gécamines. A travers ses photomontages qui mêlent portraits ethnographiques et paysages actuels, il parle du destin postcolonial de son pays. N'en déplaise à Donald Trump, pour les habitants de Totope, petit village de pêcheurs du sud du Ghana, le réchauffement climatique n'est ni un argument politique ni un concept abstrait, mais une réalité tragique qui les force à abandonner leurs maisons englouties par le sable. Et il flotte comme un air de désolation dans les photos de Nyani Quarmyne... On sort du jardin où sont regroupées ces trois expositions avec un sentiment partagé entre indignation et espoir !



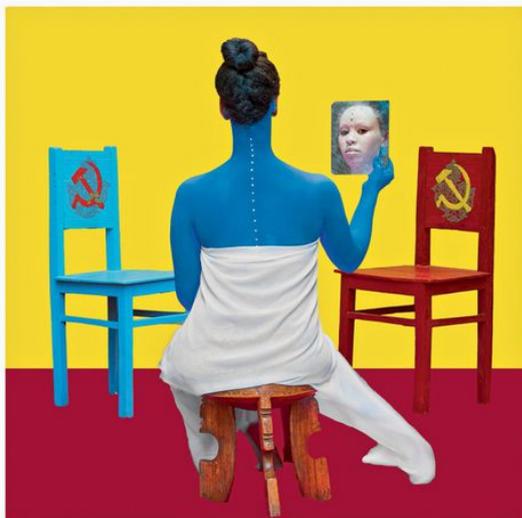
« Le studio des icônes », de Seydou Keïta © S. Keïta/SKPEaC.

Le studio africain Se faire tirer le portrait dans l’Afrique des années 1950 devient un loisir et une activité florissante pour les photographes. Mama Casset, le précurseur, a ouvert le premier studio photo d’Afrique dans la médina de Dakar à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Plus tard, son concitoyen Oumar Ly lui emboîtera le pas en sillonnant la brousse à bord de sa 4L blanche, qui servira souvent de décor à ses clichés. Les Maliens Seydou Keïta – considéré aujourd’hui comme le père de la photo africaine – et Malick Sidibé – surnommé « l’œil de Bamako » –, très populaires à cette époque, auraient pu tomber dans l’oubli. C’était compter sans la ténacité d’André Magnin, le galeriste parisien, qui débarqua dans la capitale malienne pour retrouver celui dont il avait découvert à New York, au hasard d’une exposition, quatre photos anonymes. Leurs clichés sont réunis dans un même espace aux côtés de leurs dignes héritiers qui perpétuent la tradition avec succès : Omar Victor Diop et Fatoumata Diabaté. Le Sénégalais est devenu en cinq ans la figure de proue de la photographie africaine contemporaine. « Diaspora », qui rend hommage aux Noirs oubliés de l’Histoire, est exposée en grand format et fait face aux tirages plus modestes de la Malienne. « La petite fiancée » de Malick Sidibé a dû se battre dans un univers masculin pour s’imposer. Sa persévérance a porté ses fruits et elle représente cette génération optimiste qui défend les valeurs de son continent. Car qui mieux que les Africains pour raconter l’Afrique ?



« Les élégantes », de James Barnor, Accra, 1970. © James Barnor/Neutral Gray/Courtesy of galerie Clémentine de la Féronnière.

Des hymnes à la joie Avant la grande révolution numérique des années 2000 qui leur a permis de transmettre instantanément leurs images à travers le monde, on ne faisait pas grand cas des photographes africains. Pourtant, comme le raconte André Magnin qui en a propulsé certains sur le devant de la scène internationale, malgré les négatifs disparus et les décennies occultées, on dispose de clichés datant du XIX e siècle, retrouvés sur des cartes postales, qui prouvent que les Africains se sont très tôt initiés au 8 e art. Les photographies les plus anciennes exposées dans les rues de La Gacilly datent des années 1950, et la plupart ont été réalisées aux heures heureuses de l'indépendance. Comme « Les nuits et les jours de Kinshasa » intensément vécus, de 1951 à 1975, par Jean Depara. Le photographe congolais disparu en 1997 a laissé une collection de clichés en noir et blanc fascinants, où l'on danse, où l'on fait la fête, où les clans s'organisent à la « West Side Story », rivalisant d'élégance et d'insouciance. Un témoignage unique de la frénésie d'une ville cosmopolite et libre qui accédait à la modernité et vibrait de joie de vivre. Jean Depara ne s'adonnait pas à la couleur, car elle donnait « des photos sans relief ». James Barnor, lui, l'adore. Pionnier de la photographie ghanéenne, ce vieux monsieur au regard malicieux et toujours vif se souvient de chacune de ses images. Issu d'une famille de professionnels dont il revendique l'héritage, il ouvre le premier laboratoire couleur en Afrique. Collaborateur à « Drum », journal sud-africain engagé contre l'apartheid, installé à Londres dans les sixties alors qu'être noir y était encore un handicap, il a inventé un style. « Ever Young » présente le travail d'un grand passionné des gens et de la mode, qui, des rues d'Accra dans les années 1950 au Swinging London, n'a cessé de porter un regard curieux et sensible sur ses semblables et a documenté les événements majeurs qui ont transformé son pays.



« Rêves et illusions », d'Aida Muluneh, 2016. © Aida Muluneh.

Une relève très engagée Girma Berta, artiste éthiopien de 26 ans, travaille exclusivement avec son iPhone. De leur production à leur diffusion sur Instagram, ses images colorées et graphiques, saisies sur le vif dans les rues d'Addis-Abeba, prouvent qu'avec un objet discret on approche plus facilement les gens. Et qu'une connexion Internet efficace permet de se forger une renommée mondiale. Sa compatriote Aida Muluneh a grandi loin d'Addis-Abeba et est obsédée par l'image dramatique que l'Occident renvoie de l'Afrique. De retour en Ethiopie en 2007, elle crée en 2010 Addis Foto Festival pour unir dans une même énergie les photographes afros-américains et africains et encourager la création dans son pays natal. « Le monde a 9 ans », une série d'autoportraits saisissants aux couleurs chatoyantes, est une réflexion très personnelle sur l'amour, la vie et l'Histoire. Le Congolais Baudoin Mouanda,



lui, est marqué par la guerre civile qui a déchiré sa nation. Alors que le Congo- Brazzaville est exsangue et le peuple meurtri, les sapeurs jouent un rôle majeur dans la renaissance culturelle du pays. Il nous livre des images pleines d'humour, au cadrage parfois improbable, qui montrent l'effervescence d'une ville qui revit. Il témoigne aussi de l'Afrique de la débrouille avec « Les fantômes de la corniche », ces étudiants qui révisent à la lumière des réverbères car ils n'ont pas d'électricité. L'Afrique, c'est aussi ça !

<http://www.parismatch.com/Culture/Art/La-Gacilly-Un-ete-africain-en-photos-1328780>